

« Ecoutez, je n'ai jamais été une midinette... » : quand Nathalie Baye nous parlait de Johnny, de Godard et d'Amérique

Archives La grande actrice qui vient de mourir à l'âge de 77 ans a marqué le cinéma français pendant des décennies. En 1984, alors qu'elle était déjà devenue, sans le vouloir, une figure de proue de son époque, Nathalie Baye s'était confiée à Jean-François Josselin dans les pages du « Nouvel Observateur ». Nous republions cette conversation à cœur ouvert.

Par [Le Nouvel Obs](#)

Publié le 18 avril 2026 à 11h17 , mis à jour le 18 avril 2026 à 14h22

Lecture : 4 min.



L'actrice française Nathalie Baye pose avec son compagnon de l'époque, Johnny Hallyday, le 26 février 1983, après avoir reçu le César de la meilleure actrice pour son rôle dans « La Balance », de Bob Swaim. Sa famille vient d'annoncer son décès, à 77 ans, le 17 avril 2026. PHILIPPE WOJAZER / AFP

L'actrice française Nathalie Baye est morte « vendredi soir à son domicile parisien de la maladie à corps de Lewy », ont annoncé ses proches à l'AFP, ce samedi 18 avril 2026. Elle avait 77 ans. En 2023, elle [avait signé dans « le Nouvel Obs »](#), avec une centaine de personnalités, artistes, intellectuels, femmes ou hommes politiques, un manifeste qui appelait à une évolution de la loi sur la fin de vie.

Lauréate de quatre César, elle avait joué dans des dizaines de films signés François Truffaut, Xavier Dolan, Bertrand Blier ou encore Claude Chabrol. Une carrière remarquable qui était déjà fort bien engagée quand elle s'était confiée, à Jean-François Josselin, dans « le Nouvel Observateur » du 2 novembre 1984. Pour rendre hommage à son talent, nous republions ici cette archive.

Star, elle ne le paraît pas : elle est vive, menue, extrêmement souple, une parfaite comédienne qui dit juste au premier mot, la traductrice la plus fidèle des émotions intimes et des élans du cœur. Et pourtant, elle incarne dans le cinéma français l'un des personnages les plus spectaculaires : découverte par François Truffaut (« la Nuit américaine » et, surtout, « la Chambre verte », ce film sur la mort et la vie après la mort qui prend une telle résonance aujourd'hui), Maurice Pialat (« la Gueule ouverte »), Jean-Luc Godard (« Sauve qui peut la vie ») et Bertrand Tavernier (« Une semaine de vacances »), elle est devenue, comme sans le vouloir, la figure de proue de notre époque. Sans doute parce qu'elle vient d'enchaîner coup sur coup trois films importants : « Notre histoire », de Bertrand Blier, « Rive droite, rive gauche », de Philippe Labro, et « Détective », de Jean-Luc Godard. Mais aussi parce que son intimité avec Johnny Hallyday ne cesse, contre son gré, de défrayer la chronique.

Nathalie Baye J'ai dû beaucoup travailler pour retrouver mon état de comédienne. Comme actrice, soudain, je n'existais presque plus. C'est ma vie privée avec Johnny qui devenait publique. Faire un enfant m'a protégée. Mais ce n'était pas suffisant. Et puis d'ailleurs je tiens à ce que mes rapports avec les journalistes se limitent à mon travail. C'est vital pour moi. Et je ne vais tout de même pas refuser de vivre avec l'homme que j'aime pour décourager les paparazzi...

Tout de même, vous avez un destin de star. Est-ce qu'il répond à vos rêveries de petite fille ?

Ecoutez, je n'ai jamais été une midinette. Il n'y avait pas de photos de vedettes sur les murs de ma chambre quand j'étais une petite fille. Mes rêveries étaient ailleurs. Bien sûr, je tombais amoureuse à chaque demi-heure, mais c'était de garçons que je voyais, que je rencontrais. Par ailleurs, très tôt j'ai commencé à danser et la danse oblige à la rigueur. Cela dit, la vie publique fait partie de notre métier, j'en suis consciente, et la vie avec Johnny me l'a confirmé. Enfin, être une star ne m'a jamais tenté.

Et devenir actrice de cinéma ?

J'en avais certainement envie, mais je ne me l'avouais pas. Tout est venu progressivement, comme logiquement. Dans ma vie, il y a deux stades : le premier, celui d'une comédienne sollicitée mais sans valeur commerciale. C'était l'époque de « Sauve qui peut la vie », alors que je jouais au même moment « les Trois Sœurs » au théâtre. Et puis, il y a eu l'époque de « la Balance », les César, le succès. C'est un peu angoissant, ça. Je ne tiens pas qu'on fasse appel à moi parce que je vaudrais tant ou tant de millions mais pour de bonnes raisons.

« Newsweek » vous a consacré sa couverture. L'Amérique, ça vous donne des frissons ?

Oui et non. Vous savez, il y a autant de navets là-bas qu'ici. Je ne veux pas tomber dans les panneaux hollywoodiens... Disons que je préférerais un petit rôle dans un bon film américain que le premier rôle d'un film toc.

Vos personnages, au cinéma, c'est d'abord vous, Nathalie Baye ?

Pas du tout. Au music-hall, on est d'abord soi-même. Un acteur, au contraire, doit être utilisé. J'aime beaucoup entrer dans l'univers des uns et des autres. En général, les metteurs en scène prennent plus aux acteurs qu'ils ne leur donnent. Ils cherchent surtout à nous façonner. Certains travaillent dans le bonheur, sans psychodrame, comme Truffaut, Tavernier ou Philippe Labro – ou encore Renoir. C'est agréable, amical, familial même. Pour d'autres metteurs en scène, en revanche, il faut d'abord réduire l'acteur à zéro. C'est une maladie.

Vous pensez à Godard !

Avec Godard, je me suis mise en colère, j'ai craqué. Pour lui, le jeu de l'acteur, c'est comme la peinture. Quand on peint, on ne s'analyse pas. Quand on joue, non plus. Néanmoins, j'aime Godard. Il n'est jamais complaisant, il y a toujours quelque chose de fort dans ses films.

Ça, c'est du masochisme, non ?

Absolument pas. Si un metteur en scène m'apportait la même joie que Godard, sans en faire un drame, je serais enchantée. D'ailleurs, je n'étais pas fâchée que le film de Godard s'arrête. Pourtant, la fin d'un tournage, c'est souvent triste. Avec Labro, ça l'était encore plus que d'habitude. L'équipe était chaleureuse, c'était l'été, il y avait une sorte de grâce, on était heureux. Philippe Labro est ambitieux pour ses acteurs, il les aime, il sait que dans une carrière de comédien un film de Godard, c'est important. Il a été très élégant avec moi. Mais je n'aurais pas voulu commencer « Détective » avant d'avoir achevé « Rive droite, rive gauche ». Tourner deux films à la fois, c'est comme tromper quelqu'un qu'on aime.

Et Johnny ? Il vous a convaincue, dans « Détective » ?

Tout à fait. Il y a deux sortes d'acteurs, ceux qui sont éblouissants grâce à leur recherche, comme Robert De Niro et Al Pacino. Et ceux qui ont d'abord une présence, comme Mitchum et Gary Cooper. Johnny appartient à la seconde catégorie. Il a un don d'écoute étonnant et il trimbale sa poésie sur l'écran. Godard a découvert en lui des trésors que j'aurais voulu découvrir la première. C'est que j'aime beaucoup les acteurs même s'ils sont parfois des enfants. Tenez, Gérard Depardieu, avec lui, on se laisse toujours surprendre. C'est épatant.

Vous aimez vous voir à l'écran ?

J'aime voir les bons films que je fais et, s'ils sont vraiment bons, j'oublie qu'il s'agit de moi. Je dis alors : « elle » n'est pas mal, non ? Bref, je fais une petite schizophrénie, c'est amusant...

Vous êtes actrice des pieds à la tête. Pour vous, quand le jeu commence-t-il ? Aux répétitions, au maquillage ?

Les acteurs au maquillage sont comme des bébés à qui on talque les fesses. Alors, à vous de décider.

Propos recueillis par Jean-François Josselin, parus dans « le Nouvel Observateur » du 2 novembre 1984